Document généré le 28 mars 2024 04:41

Revue d'histoire de l'Amérique française

Enfin les fleurs de lis, 1524

Marcel Trudel

Volume 15, numéro 4, mars 1962

URI : https://id.erudit.org/iderudit/302152ar
DOI : https://doi.org/10.7202/302152ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Trudel, M. (1962). Enfin les fleurs de lis, 1524. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *15*(4), 477–508. https://doi.org/10.7202/302152ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1962

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ENFIN LES FLEURS DE LIS, 1524 *

Pourquoi la France intervient si tard. Encore des Italiens. Ce que l'on sait de l'Amérique avant 1524. En route vers « les bienheureux rivages du Cathay ». La barrière continentale se prolonge toujours. Un grand progrès dans la connaissance du monde. La Nouvelle-France peut-elle faire oublier l'Asie ? La première toponymie française en Amérique. La Nouvelle-France devient la Nouvelle-Espagne. Un nouvel échec de Verrazano. Cartier a-t-il accompagné Verrazano ? Ce qui reste de la toponymie de 1524.

A la suite d'un voyage accompli au nom de la France en 1524, une carte porte en légende sur le littoral du continent nord-américain, *Nova Gallia.*[1] La Nouvelle-France apparaît pour la première fois dans l'histoire, et pendant plus de deux siècles elle occupera sous ce nom une partie plus ou moins grande de ce même continent. La Nouvelle-France naît en 1524. Et si en Amérique l'empire britannique commence avec un Italien, Giovanni Caboto, l'empire français commence lui aussi avec un autre Italien, Giovanni da Verrazano.

POURQUOI LA FRANCE INTERVIENT SI TARD

La France est la dernière des nations atlantiques à intervenir dans la course de l'Asie. Certes, depuis au moins 1504 les pêcheurs bretons fréquentaient la route de Terre-Neuve, mais des voyages de pêche accomplis sans aucune préoccupation scientifique ni politique n'assuraient à la France aucun crédit dans la

* Extrait d'un ouvrage en préparation, *La Nouvelle-France, de 1524 à 1607.*

[1] Carte de Verrazano, 1529, dans Ganong, *Crucial Maps in the Early Cartography*, MSRC (1931), II: 192; aussi dans Trudel, *Atlas historique du Canada français*, carte 9, section 2.

connaissance du monde ni aucun droit de possession sur la terre ferme.

Nulle part sur la route d'Asie, la France ne marque d'étape importante avant 1524. On a désormais convenu de laisser de côté les prétendues découvertes dont on essayait de couronner la France aux dépens d'autres nations: on a, par exemple, cessé tout de bon d'attribuer au dieppois Jean Cousin la découverte de l'Amérique en 1488 et celle de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Quant à Paulmier de Gonneville qui séjourne au Brésil en 1504, il faut le placer à part: ce capitaine de Honfleur met le cap sur les Indes d'Asie; parvenu au sud de l'Afrique, il est forcé de changer de direction et il aborde au Brésil; il rentre en France en 1505, ramenant comme preuve indiscutable de son séjour américain l'indigène Essomericq dont la descendance se prolonge en France jusqu'à la fin du dix-septième siècle.[2] Il s'agit là d'un accident de voyage qui n'a jamais exercé le moindre rôle sur les explorations postérieures: on restera d'ailleurs longtemps convaincu (et les propres descendants d'Essomericq le croiront) que Gonneville n'avait vu que les terres australes. L'aventure Gonneville, strictement privée, prouve seulement que les Français pouvaient accomplir de longues navigations.

La France est habituée à la route de Terre-Neuve, elle ne manque ni de ressources matérielles, ni de pilotes, ni de dynamisme. Comment expliquer que le pays atlantique le plus populeux soit le dernier à entrer dans la course de l'Asie ? D'où vient que la France n'intervienne que trente ans après la découverte de l'Amérique ?

On en trouve la réponse dans la politique extérieure des rois de France: c'est une politique méditerranéenne. Lorsque le Portugal et l'Espagne se réservèrent en 1494 toutes les terres nouvelles, le roi de France Charles VIII n'avait souci que de l'Italie: il ne songeait qu'à réclamer le royaume de Naples en invoquant ses droits sur l'héritage de la maison d'Anjou; l'année

[2] La relation de Gonneville est publiée dans *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle*, vol. I de la série *Classiques de la colonisation*: 25-49; sur Gonneville, voir le résumé de Julien, *Les voyages de découverte*, 18-21.

suivante, il occupe Naples et ceint la couronne. Son successeur Louis XII a les mêmes préoccupations italiennes: de 1499 à 1500, il conquiert, perd et reprend le duché de Milan, s'assurant en même temps l'ancienne république de Gênes; en 1501, il recouvre Naples. Puissance fragile: en 1504, la capitulation de Gaëte élimine la France du sud de l'Italie, au profit de l'Espagne qui va s'y maintenir jusqu'en 1713. Après Gaëte, la France s'obstine en Italie. En 1512, Pavie et Gênes se libèrent. L'Empire germanique, l'Espagne et l'Angleterre se portent à l'attaque contre un Louis XII isolé en Europe. La paix se rétablit en 1514, mais l'année suivante François Ier reconquiert Milan. Or voici que survient pour l'Espagne un regain de fortune qui rompt tout équilibre en Europe: en 1519, Charles-Quint devient le successeur à la fois de son grand-père le roi d'Espagne et de son grand-père l'empereur Maximilien d'Allemagne; l'Espagne, l'Empire germanique, les Deux-Siciles et cette moitié du monde obtenue par la ligne de Démarcation, tout cela ne forme plus qu'une seule et même monarchie. Tout-puissant et désireux de recouvrer le Milanais, Charles-Quint va lancer contre François Ier toutes les ressources de son immense empire: les guerres d'Italie recommencent en 1521.

A cause de cette politique tout axée sur la Méditerranée, on comprend que la France depuis Louis XII n'ait rien tenté du côté de l'Atlantique. Elle intervient enfin en 1523, bien qu'elle soit encore en guerre contre Charles-Quint: c'est qu'elle est, cette fois, pressée d'agir par le retour de l'expédition Magellan.

Passé au service de l'Espagne, le Portugais Magellan avait pris la mer en 1519 avec cinq navires; son but: chercher au sud du Brésil une route maritime qui donne sur la mer d'Asie. Il ne la trouve qu'à l'extrémité de l'Amérique du Sud; il la suit. L'expédition perd quatre navires et, aux Philippines, Magellan périt. Le navire *Vittoria,* sous la direction de Sebastian del Cano, atteint les Indes d'Asie, contourne l'Afrique et rentre en Espagne en 1522.[3] Del Cano avait constaté par expérience que la terre

[3] Le chevalier Pigafetta a laissé de ce voyage un récit circonstancié, publié sous le titre *Premier voyage autour du monde par le Chev. Pigafetta, sur l'escadre de Magellan.*

est ronde. Et le voyage se révélait profitable: « La cargaison de la *Vittoria,* 35 000 kilos de clous de girofle, de cannelle, de noix muscades et d'autres épices, payait largement les frais de toute l'expédition: cinq navires avec leur équipement et leurs vivres, et les salaires de l'équipage. Et il restait encore à la couronne un profit net de plusieurs milliers de ducats. »[4] Malgré les détours fantastiques de la route Magellan !

Que rapporterait alors une route directe entre la France et l'Asie ! puisque Magellan avait trouvé ce lointain détroit au sud des colonies espagnoles, pourquoi n'y en aurait-il pas un autre au nord de ces colonies ? Il y avait beaucoup à gagner pour la France, et l'on ne pouvait se contenter indéfiniment de piller les galions espagnols, comme l'avait fait ce corsaire français, Jean Fleury, en capturant une partie des trésors aztèques que Cortez envoyait à Madrid.

Dès 1522 et janvier 1523, par la publication des récits de Pigafetta et de son compagnon Transylvanus, l'Europe put connaître le grand périple espagnol autour de la terre; en France même, la mère de François Ier, Louise de Savoie, fit tout de suite traduire en français le journal de Pigafetta. A n'en pas douter, quand l'expédition Verrazano s'organise en 1523, il y a de l'expédition Magellan à celle de Verrazano une relation de cause à effet.

ENCORE DES ITALIENS

Alors que l'Italie, subdivisée en de petits États, continuait d'exciter l'appétit de ses voisins, des Italiens se situaient à la tête des grandes découvertes: Colomb (s'il est vrai qu'il fut gênois), Cabot et ce Florentin, Verrazano, que va soutenir un syndicat italien de Lyon !

Les Italiens du seizième siècle sont dans la situation des Anglo-Saxons d'aujourd'hui: des hommes d'affaires à portée internationale, les directeurs des grandes entreprises, à tel point que l'italien est alors la langue internationale des affaires.[5] Or plusieurs banquiers italiens, que les troubles avaient chassés de

[4] Joachim G. Leithaüser, *L'homme à la conquête de l'univers. Les grandes explorations depuis Colomb jusqu'aux voyages planétaires,* 23.
[5] Jeannin, *Marchands du 16e siècle,* 103.

leur pays, se sont installés à Lyon pour des raisons stratégiques: « Pour le royaume de France, Lyon est la principale porte ouverte sur l'Italie et l'Orient, et la place continentale la plus proche de la Haute-Allemagne, rendez-vous des affaires entre celle-ci et l'Espagne méditerranéenne [...] Le rayonnement de Lyon s'étend à toute la France, intérieure et océanique, aux Pays-Bas et à l'Angleterre »; dans ce carrefour international des affaires, les Italiens jouent un rôle primordial.[6] Les financiers italiens y étaient depuis longtemps: « les Medici y avaient installé une succursale au milieu du XV^e siècle, les Capponi, Nasi et Pazzi, une banque en 1466. On y trouvait des familles lucquoises, les Bonvisi et les Cenani mais surtout de grands bourgeois florentins, entre autres les Capponi, Guadagni, Gondi, Manelli, Nasi, Salviati et Strozzi »: par l'abondance de leurs capitaux, ils étaient devenus les prêteurs du roi.[7]

Ces banquiers italiens de Lyon projettent de découvrir une route commerciale moins longue que celle de Magellan et d'assurer ainsi à la France le monopole des produits asiatiques. Pour cette entreprise ils forment un syndicat qui comprend les banquiers Tommassino Guadagni, Nasi, Roberto Albizzi, Guilano Buonaccorsi et Antonio Gondi; à qui viennent s'ajouter Jehan et François Le Buatier (l'un et l'autre beaux-frères de Guadagni), Antoine de Martigny et Cipriano Relia.[8] Il y avait d'autres banquiers italiens à Rouen: les Brunelleschi, les Toscanelli et surtout les quatre Rucellaï à qui était apparenté un navigateur du nom de Giovanni da Verrazano,[9] liens de parenté consolidés par des liens d'association puisque le frère aîné de ce Verrazano travaillait auprès d'un Rucellaï, banquier à Rome.[10]

Ces liens ne suffisent évidemment pas à expliquer le choix de ce navigateur: l'expérience, le talent et même le prestige ont dû être des conditions prérequises. Malheureusement, comme ce fut le cas de Cabot, des Corte Real et de Fagundes, et comme

[6] *Ibid.*, 30.
[7] Julien, *Les voyages de découverte*, 76.
[8] Julien, *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle*, 53, n. 2.
[9] Nous avons de lui une signature en latin: *Janus Verrazanus* (facsim. dans Winsor, *Narrative and Critical History*, IV: 25).
[10] Julien, *Les voyages de découverte*, 81.

ce sera celui de Cartier, nous ignorons à peu près tout de ce Verrazano avant qu'il entre en scène: citoyen de Florence, sans doute naviguait-il depuis son jeune âge; il a dû se faire remarquer par une solide expérience des mers pour que des hommes d'affaires, habiles à ne rien risquer follement, l'aient mis à la tête de leur entreprise. En tout cas, dans la lettre qu'il adressera à François Ier pour lui raconter son voyage, Verrazano nous apparaît à la fois comme un cosmographe expert et comme un fin lettré de la Renaissance; sa lettre fait honneur à Florence, haut-lieu de l'humanisme, et à l'Italie, alors centre mondial des connaissances cosmographiques.

Soutenue par les banquiers italiens de Lyon, ce n'est cependant pas là une entreprise privée. Certes, aucun document officiel ne nous est parvenu qui atteste la volonté de François Ier d'envoyer Verrazano vers l'Asie. Quand même, sans compter que le roi a l'habitude de confier ses entreprises à des intérêts privés, divers indices nous autorisent à voir dans l'expédition Verrazano un caractère officiel. Sur la carte rédigée en 1529 par le frère du navigateur, on peut lire cette inscription: découverte faite « perordine et Comandamto del Cristianissime Re di francia ».[11] De plus, la lettre que Verrazano adresse à son retour à François Ier fait allusion aux navires envoyés par le roi: je désire, écrit Verrazano, « relater à Votre Majesté l'ordre de notre navigation sous le rapport cosmographique », et il ajoute: « J'espère pouvoir exposer plus complètement de vive voix ces données théoriques à Votre Majesté. »[12] Nous avons nettement l'impression que le navigateur, en retour de mission, présente à l'autorité compétente le rapport qu'il lui doit.

CE QUE L'ON SAIT DE L'AMÉRIQUE AVANT 1524

Que se proposait Verrazano ? Retenons sa propre déclaration: « Mon intention était de parvenir, au cours de cette navigation, au Cathay et à l'extrémité orientale de l'Asie »;[13] toute la relation démontre qu'il veut trouver entre la Floride

[11] Voir cette carte dans Trudel, *Atlas historique*, carte 9, section 2.
[12] Relation de Verrazano, dans *Les Français en Amérique*, 53, 72-74.
[13] Relation citée, *ibid.*, 74.

espagnole et la Terre-Neuve un passage qui mettrait la France en contact direct avec l'Asie. Mais que sait-on de l'Amérique au moment où Verrazano se met en route ? Question importante si l'on veut évaluer le rôle du Florentin et juger avec plus de précision l'étape qu'il s'apprête à franchir dans la connaissance du Nouveau Monde.

Depuis la Terre de Feu où Magellan a trouvé son détroit, on sait que le littoral du Pacifique se prolonge vers le nord, mais la suite de ce prolongement n'est encore que problématique, parce qu'on n'a point encore fait d'exploration de ce côté. On connaît mieux le littoral atlantique, dont Magellan a sondé les rivières et les baies: la cartographie en est maintenant dressée.[14] Plus haut, sous sa forme définitive, le littoral du Brésil, terre portugaise officiellement découverte en 1500, est lui aussi cartographié.[15] Depuis une trentaine d'années déjà, les Espagnols connaissent la terre qui ferme au sud la mer des Antilles et ils ont même commencé à coloniser le golfe de Darien. Sur le Pacifique, ils ont atteint le Pérou dès 1515 et le visitent régulièrement depuis 1522.[16] On avait longtemps pensé que ce Nouveau Monde se rattachait à l'Asie: lorsque Balboa en 1513 découvre un océan au-delà de Panama, il met fin à cette conception, même si des cartographes retardataires continuent de raccrocher l'Amérique du Sud à la Chine.[17] D'ailleurs, depuis 1507, un nom circule chez les savants pour désigner ce continent qui s'étend au sud des îles espagnoles: *America*, et il n'est pas tellement sûr que cette appellation soit en l'honneur de Vespuce.[18]

[14] Voir, par exemple, le *Globe doré de Paris*, des environs de 1528 (Trudel, *Atlas historique*, carte 11): pour la partie qui va de la Terre de Feu au Brésil, la toponymie date du voyage de Magellan en 1519.

[15] Carte de 1522, dans Winsor, *op. cit.*, II: 598.

[16] Winsor, *op. cit.*, 505ss.

[17] Le *Globe doré* de Paris (voir plus haut, note 14) s'attarde vers 1528 à présenter l'Amérique du Sud et l'Amérique centrale comme un prolongement de l'Asie.

[18] Le mot *America* apparaît pour la première fois dans le *Cosmographiæ Introductio*, publié en 1507 par le Gymnase vosgien. Selon certains, *America* viendrait d'*Amerrique*, mot nicaraguayien signifiant *pays riche en or* et correspondant géographiquement à la *Castilla del Oro;* d'ailleurs, en Amérique du Sud, les désinences en *errique* étaient très fréquentes. Toujours selon certains, Vespuce aurait fait évoluer son prénom d'*Albéric* en *Américc*... de sorte que c'est l'Amérique qui aurait baptisé Vespuce et non lui l'Amérique. Nous nous contentons ici de signaler le problème.

De l'Amérique centrale, on connaît bien les contours. C'est contre son littoral atlantique que se sont butés partout les navigateurs espagnols (Cordova, Grijalva et Pineda), partis à la recherche d'une issue sur la mer d'Asie; puis, les Espagnols ont envahi la terre ferme: Panama, le Yucatan des Mayas et finalement le Mexique, pays des Aztèques, dont Cortez après une dure conquête terminée en 1521, vient de faire la Nouvelle-Espagne: le littoral mexicain du Pacifique est atteint, mais les Espagnols n'ont pas encore découvert le golfe de Californie.

Barrée au sud et à l'ouest, la mer des Antilles l'est aussi au nord: en 1519, l'Espagnol Pineda cherche en vain de ce côté à déboucher sur la mer d'Asie, mais il découvre une rivière importante qui portera d'abord le nom de *Spiritu Santo* avant de s'appeler *Mississipi*.[19] A l'est, ce littoral se termine par une péninsule découverte en 1513 par Ponce de Leon, le jour de Pâques fleuries, d'où le nom de *Pascua florida* donné à cette péninsule, puis celui de *Floride*.[20] A quoi se rattache la terre de Leon ? La mappemonde dite de Léonard de Vinci, qui serait de 1514, la représente comme une île dans un océan qui confine au Japon.[21] En 1521, envoyés par Lucas Vasquez de Ayllon, les Espagnols reviennent en Floride et poussent un peu plus vers le nord (atteignant probablement la Caroline du Sud) : ils prennent possession du pays sans pouvoir résoudre le problème géographique.[22]

Ce que l'on connaît ensuite de l'Amérique, c'est la Nouvelle-Ecosse, le Cap-Breton, le littoral sud et est de Terre-Neuve, le Labrador, toutes régions visitées par l'Angleterre et le Portugal; leur cartographie se précise de plus en plus, mais on se demande toujours si ces régions sont un prolongement de l'Asie.[23] Une

[19] Winsor, *op. cit.*, II: 237.

[20] *Ibid.*, II: 233.

[21] *Ibid.*, II: 234.

[22] *Ibid.*, II: 238s. Les Espagnols se seraient arrêtés à 33° 30′, c'est-à-dire un peu au-dessus de Charleston (Caroline du Sud).

[23] Le *Globe doré* de Paris (voir plus haut, note 14) fait de la « terre des baccalaos » un cap de l'Asie: ce *Globe* est parfois en retard sur les connaissances de son temps, mais Verrazano, qui ne l'était pas, se posera en 1524 la même question.

énigme d'envergure subsiste: qu'y a-t-il entre la Floride et la « terre des baccalaos » ? La barrière continentale qui va de la Terre de Feu à la Floride se poursuit-elle jusqu'au Cap-Breton ? Ou bien est-ce une mer où se mêlent les eaux de l'Atlantique et celles de la mer d'Asie ? Aucun navigateur n'a encore donné de réponse. Dans la connaissance de l'Amérique, un trou immense restait à combler; une dernière chance s'offrait à la France de réparer son retard de vingt-cinq ans: l'intervalle inconnu entre la Floride et le Cap-Breton.

EN ROUTE VERS « LES BIENHEUREUX RIVAGES DU CATHAY »

C'est en 1523 que les banquiers italiens de Lyon mettent sur pied leur grande entreprise: une flotte de quatre navires sous les ordres de Verrazano. Pour point de départ, ils ont choisi Dieppe, sans doute parce que les banquiers italiens de Rouen sont associés à ceux de Lyon et aussi parce que Dieppe est le port du puissant armateur Jean Ango, intéressé de toujours aux expéditions lointaines.[24] Les navires prennent la mer, mais une tempête, « essuyée dans les régions septentrionales », contraint Verrazano à se réfugier en Bretagne avec deux de ses navires, la *Dauphine* et la *Normande*. Il répare l'une et l'autre et, peut-être parce qu'il juge qu'il est trop tard pour reprendre la route de l'ouest, il les arme en guerre et s'en va pratiquer la course le long des côtes d'Espagne. Enfin, il décide « de poursuivre avec la *Dauphine* seule la navigation précédemment entreprise». [25]

D'une île voisine de Madère, la *Dauphine* part donc le 17 janvier 1524 pour son long voyage d'exploration, pourvue d'un

[24] Sur Ango, voir Julien, *Les voyages de découverte*, 73-76, 105-108; et *Les Français en Amérique*, 7.

[25] Le texte que nous citons est la version française faite de l'italien par René Herval, annotée par le même et par Ch.-André Julien, dans *Les Français en Amérique*, 51-76. Le texte italien est celui du manuscrit Cellere, découvert en 1909: Verrazano semble avoir fait faire pour ses amis diverses copies de sa relation, mais on n'a pas encore retrouvé l'original (probablement rédigé en latin) qu'il avait adressé au roi de France. Sur la relation Verrazano, voir l'étude de Ganong, *Crucial Maps in the Early Cartography*, III, dans MSRC (1931), II: 171-174; celle de Julien, dans *Les Français en Amérique*, 19s; et la toute dernière étude critique, celle de Hoffman, *Cabot to Cartier*, 105-114.

équipage de 50 hommes et « pour huit mois de vivres, d'armes et d'autres engins de guerre et de marine ». Deux routes jusque-là connues pouvaient conduire Verrazano en Amérique: celle de l'Atlantique nord, qu'avait inaugurée Cabot et que suivaient les pêcheurs d'Europe; et celle qui obligeait à un détour par les Antilles, les Anglais la suivront plusieurs fois pour se rendre en Virginie. Parti de l'archipel madérien, Verrazano ne suit ni l'une ni l'autre, il inaugure une route directe, ce qui témoigne de sa hardiesse de caractère.[26] En vingt-cinq jours, poussée par un vent d'une « agréable douceur », la *Dauphine* fait 800 lieues; le 24 février, elle essuie « une tempête telle que jamais marin n'en subit de pareille », mais le navire, « porteur d'un nom glorieux et d'un heureux destin » et (ce qui est toujours plus sûr) « construit pour pouvoir supporter les assauts de la mer », poursuit sa route. Poussant vers l'ouest, tout « en appuyant un peu vers le nord », la *Dauphine* parcourt 400 lieues pendant un autre vingt-cinq jours et « alors, écrit Verrazano, apparut une terre nouvelle que nul, ni autrefois ni de nos jours, n'avait jamais vue ». Pour s'assurer de la position de cette terre par rapport à la Floride, Verrazano descend vers le sud sur une distance de 50 lieues, puis constatant que le littoral se prolonge toujours et craignant de se « fourvoyer parmi les Espagnols », il fait demi-tour vers le nord, revient au « point précédemment aperçu » et prend terre.[27] Verrazano se trouvait sous le 34° degré, en Caroline du Nord, dans les environs du cap Fear.[28] C'était le 25 mars: il appela ce point d'arrivée d'après la fête du jour, *L'Annonciation.*[29]

On rencontrait donc une terre, terre habitée, fort agréable, fertile, mais cette terre est un obstacle puisque c'est la mer d'Asie qu'on veut atteindre. Or voici que tout de suite, cette mer d'Asie si longuement désirée, on croit la trouver à sa portée, par-delà « un isthme large d'un mille et long de 200

[26] Cette route originale ne sera ensuite reprise qu'en 1602 par Gosnold, qui d'ailleurs s'était muni de la relation de Verrazano.

[27] Relation de Verrazano, dans *Les Français en Amérique*, 54s.

[28] Là-dessus, voir Ganong, *Crucial Maps*, dans MSRC (1931), II: 176-179; Julien, *Les Français en Amérique*, 54, n. 4.

[29] Relation citée, note A de Verrazano, *ibid.*, 59.

milles » auquel Verrazano laisse son nom, et il écrit avec une désespérance touchante: « Du navire on apercevait la mer orientale vers le nord-ouest. Cette mer est sans doute celle qui baigne l'extrémité de l'Inde, de la Chine et du Cathay. Nous naviguâmes le long de cette île avec l'espérance tenace de trouver quelque détroit ou mieux un promontoire qui achevât cette terre vers le nord, afin que nous puissions pénétrer jusqu'aux bienheureux rivages du Cathay. »[30] Ah ! si cette « espérance tenace » eût trouvé sa récompense, les routes de Gama et de Magellan devenaient désuètes, la partie était gagnée pour la France ! Mais la mer demeurait inaccessible et l'on devra se contenter, au retour, de montrer sur les cartes les eaux d'Asie venant près de se mêler aux eaux de l'Atlantique en ce point du littoral.[31] Ce n'était qu'illusion: on avait pris pour la mer d'Asie le Pamlico Sound, fermé par un isthme sableux, large de vingt milles.

LA BARRIÈRE CONTINENTALE SE PROLONGE TOUJOURS

Il fallut donc continuer de longer le littoral. De *L'Annonciation*, la *Dauphine* met à la voile en direction du nord-est. Au bout de cinquante lieues, elle aborde une terre qu'en « raison de la beauté de ses arbres », Verrazano appelle *Arcadie*:[32] compte tenu des distances et des cartes du seizième siècle, ce serait en Virginie la péninsule Accomac, à l'entrée de la baie de Chesapeake.[33] Il y passe trois jours, occupé à reconnaître le pays; et, comme tous les explorateurs de son temps, il ne manque pas de prendre de force un témoignage vivant de sa visite, en l'occurrence un enfant.[34] Puis Verrazano va le long de ce littoral, coiffant de noms français les accidents géographiques: la côte devient

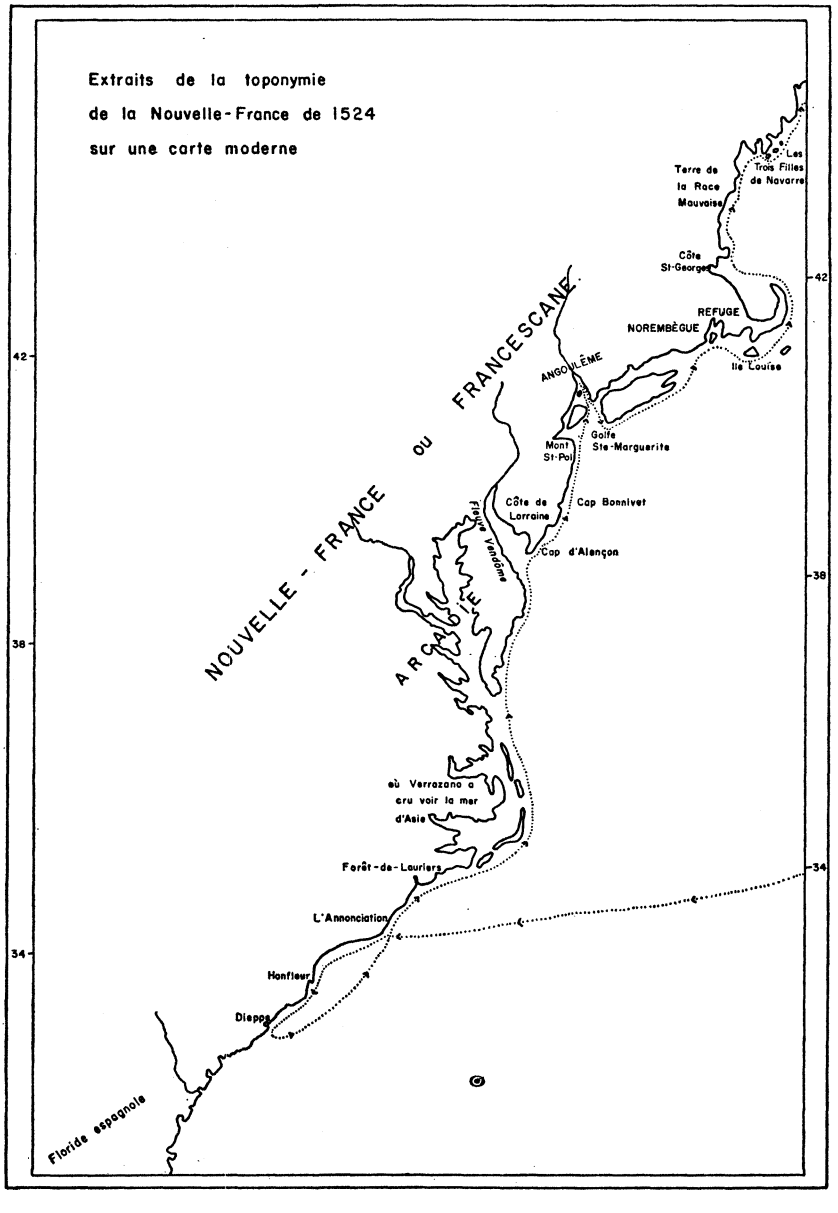
[30] Relation citée, note A de Verrazano, *ibid.*, 59.

[31] Voir la carte Maggiolo (1527) dans Ganong, *op. cit.*, 192; et dans Trudel, *Atlas historique*, carte 9, section I. Cette carte montre la *Mare Indicum*, venant au nord de la Floride jusqu'à un isthme étroit qui la sépare de l'Atlantique; voir aussi la carte du frère de Verrazano (1529), dans *Atlas historique*, carte 9, section II, qui représente la mer d'Asie de la même façon et sur laquelle on peut lire que cet isthme n'est large que de 6 milles.

[32] Relation citée, note A de Verrazano, *ibid.*, 61.

[33] Ganong, *Crucial Maps*, dans MSRC (1931), II: 180-182.

[34] Relation citée, dans *Les Français en Amérique*, 59-61.


Extraits de la toponymie
de la Nouvelle-France de 1524
sur une carte moderne
NOUVELLE - FRANCE ou FRANCESCANE
ARCADIE
Les Trois Filles de Navarre
Terre de la Race Mauvaise
Côte St-Georges
REFUGE
NOREMBÈGUE
Ile Louise
ANGOULÊME
Golfe Ste-Marguerite
Mont St-Pol
Côte de Lorraine
Cap Bonnivet
Cap d'Alençon
Fleuve Vendôme
où Verrazano a cru voir la mer d'Asie
Forêt-de-Lauriers
L'Annonciation
Honfleur
Dieppe
Floride espagnole
42
38
34

Côte-de-Lorraine (ce seraient le Delaware et le New-Jersey) ; un promontoire (peut-être le cap May) s'appelle *Alençon;* un autre (Atlantic City, croit-on) reçoit le nom de *Bonnivet;* au fleuve que l'on rencontre sur cette côte, et qui serait la rivière Delaware, Verrazano applique le nom de *Vendôme.*[35]

Et la *Dauphine* paraît dans un lieu aujourd'hui fort célèbre, New-York, que Verrazano est le premier Européen à visiter et à décrire: « un endroit fort agréable situé entre deux petites collines. Il y coulait une très grande rivière qui venait se jeter dans la mer. Cette rivière, à son embouchure était profonde. » A cette région, Verrazano donne le nom d'*Angoulême,* « du nom de l'apanage que possédait Votre Majesté lorsqu'elle était en moindre fortune »; le golfe est appelé *Sainte-Marguerite* en l'honneur de la sœur du roi. Parce qu'il est à la recherche d'un passage vers l'Asie, Verrazano remonte la rivière « jusqu'à une demi-lieue à l'intérieur des terres », rencontrant partout des indigènes. Cependant, à cause d'un « vent contraire qui se leva de la mer », il ne put prolonger son exploration et dut « à regret » remonter à bord de la *Dauphine*: [36] pour un examen plus poussé de cette rivière, il faudra attendre l'Anglais Hudson en 1609. Suivant toujours « la direction même de la terre », Verrazano donne le nom de la mère du roi, Louise, à « une île de forme rectangulaire, éloignée de dix lieues du continent et d'une étendue égale à celle de l'île de Rhodes » et qui serait l'île Martha's Vineyard.[37]

Puis, pour se ravitailler, il s'arrête quinze jours en un « très beau port », dans lequel on reconnaît Newport (baie de Narragansett, Rhode-Island) ; à cause de ses avantages, ce port reçoit le nom de *Refuge*: « Dans cette baie se trouvent cinq îlots très fertiles et très agréables, couverts de hauts et larges arbres. N'importe quelle grande flotte pourrait y demeurer en sûreté

[35] Relation citée, note A de Verrazano et nn. de l'éditeur, *ibid.*, 62; voir aussi Ganong, *op. cit.*, 182.

[36] Relation citée, note A de Verrazano, et nn. de l'éditeur, dans *Les Français en Amérique*, 62s.

[37] Relation citée, note A de Verrazano, et nn. de l'éditeur, *ibid.*, 63s; voir aussi Ganong, *op. cit.*, 183s.

sans avoir à redouter tempête ni bourrasque. Vers le midi, de chaque côté de l'entrée du port, se trouvent de gracieuses collines et de nombreux ruisseaux dont les eaux claires tombent des hauteurs dans la mer. Au milieu du goulet se trouve un rocher de pierre vive, d'origine naturelle. Il serait aisé d'y installer des batteries ou un fortin pour la protection du port.» A cette « pierre vive » il donne un nom équivoque, *Pierre-Vive*, à la fois en « raison de sa nature » et pour rappeler « la famille d'une noble dame », Marie-Catherine de Pierrevive, épouse du banquier lyonnais Gondi; le promontoire qui est du côté droit de l'entrée du port, il juge bon de l'illustrer du nom d'un poète de ses amis, Paul Jove. A la commodité des lieux s'ajoute un avantage fort précieux, le caractère sympathique des indigènes: c'est même la race « la plus belle et la mieux policée » qu'il ait rencontrée au cours de son voyage; Verrazano s'attarde à décrire les mœurs idylliques de ces indigènes avec qui il s'est lié « d'une grande amitié ». Après avoir fait « à diverses reprises des reconnaissances de cinq à six lieues à l'intérieur des terres », il ne tarit pas d'éloges: « le pays le plus agréable et le plus favorable qui soit pour toute espèce de culture: blé, vin, huile »; des terres « si fertiles que toute graine doit y fructifier aisément »; des forêts si belles que « les traverser serait aisé aux plus importantes armées »; les animaux y pullulent.[38] De quoi faire oublier la recherche de l'Asie !

Le 6 mai, on se remet en route, « sans jamais perdre la terre de vue » et l'on se trouve bientôt dans un pays fort différent, *Terre de la race mauvaise*: « Les indigènes ne ressemblaient en rien à ceux que nous avions vus précédemment. Autant ces derniers étaient courtois, autant ceux-ci étaient cruels et vicieux. Leur barbarie était telle que, malgré nos signaux, nous ne pumes jamais entrer en relations avec eux; [...] nos prévenances n'avaient aucun effet sur eux et quand ils n'avaient plus rien à échanger (car il y eut des échanges, mais seulement « au moyen d'une corde »), les hommes se livraient, tandis que nous nous éloignions, à toutes les démonstrations de mépris et

[38] Relation citée, notes A et B de Verrazano, nn. de l'éditeur, dans *Les Français en Amérique*, 64-68.

d'impudeur que peuvent concevoir les plus viles créatures. » On ne put pénétrer à l'intérieur du pays que par la force des armes. Aucune trace de culture, et Verrazano suppose que « le sol, en raison de sa stérilité, ne pourrait d'ailleurs produire ni fruit ni graine ».[39]

C'était là le pays de la future Nouvelle-Angleterre, peut-être la région de Boston ou, plus probablement, celle de Casco Bay dans le Maine.[40] Ces indigènes intraitables et incultes rappellent étrangement les Skraelings qui avaient donné tant de mal aux Vikings du Vinland; et quand Champlain viendra dans cette région en 1606, il aura affaire lui aussi à des indigènes de fort mauvaise volonté.[41]

Suivant toujours le littoral en direction nord-est, Verrazano passe le long d'une côte « plus accessible et dépourvue de forêts », surmontée « de hautes montagnes qui allaient en décroissant vers le rivage » et bordée de nombreuses petites îles.[42] Nous avons là en 1524 la première description du Maine.

Enfin, Verrazano atteint « cette terre que découvrirent jadis les Bretons et qui se trouve par 50° »; il se rend plus haut encore, semble-t-il, jusqu'au 54°, mais la barrière continentale se dresse impitoyable; Verrazano note d'ailleurs que les Portugais ont suivi ce littoral « plus au nord jusqu'au cercle polaire arctique, mais sans en apercevoir l'extrémité ».[43] Anglais et Portugais avaient déjà longuement exploré la « terre des Bretons » et la « terre neuve », c'est sans doute pour cette raison que Verrazano, en laissant la côte du Maine, ne prend plus la peine de noter ce qu'il voit, s'il le voit: de la grande ouverture présentée par la baie de Fundy, pas un mot, ni la carte Maggiolo ni la carte Verrazano n'en donnent l'esquisse;[44] silence aussi complet sur le détroit qui sépare le Cap-Breton de Terre-Neuve et par

[39] Relation citée, *ibid.*, 69s.

[40] Ganong, *Crucial Maps*, dans MSRC (1931), II: 186s.

[41] Champlain, *Oeuvres* (éd. Biggar), I: 405-428.

[42] Relation citée, dans *Les Français en Amérique*, 70s.

[43] Relation citée, *ibid.*, 75.

[44] Sur cette baie de Fundy qui serait le *Rio Fondo* des cartes anciennes, à voir notre note 59 dans l'Introduction du volume à paraître.

où Verrazano pouvait découvrir le golfe et le fleuve Saint-Laurent s'il avait poussé de ce côté.[45] Il ne juge pas nécessaire de refaire le travail d'exploration des Portugais; après s'être ravitaillée, la *Dauphine* reprend la route de France.[46]

UN GRAND PROGRÈS DANS LA CONNAISSANCE DU MONDE

Dans l'intervalle de 1,500 milles qui sépare la Floride du Cap-Breton, Verrazano espérait trouver la trouée de l'Atlantique sur l'Asie. Il s'était buté partout à la barrière continentale: « Je ne pensais pas rencontrer un tel obstacle du côté de la terre nouvelle que j'ai découverte. Si j'estimais, en effet, pour certains motifs, devoir trouver cette terre, je pensais qu'elle offrait un détroit permettant de passer dans l'Océan oriental. »[47] Il avait pourtant sondé la barrière avec une « espérance tenace »; au Pamlico Sound, il avait cru voir de loin cette mer d'Asie; comme Magellan l'avait fait le long du littoral sud-américain, il était entré dans les embouchures des rivières, il avait poussé des reconnaissances à travers les terres et surveillé tous les indices. De la Floride au Maine, il a cherché avec insistance, sans trouver.

Le voyage de Verrazano est quand même une réussite spectaculaire: jusqu'en 1524, on ignorait tout de l'intervalle entre la Floride et le Cap-Breton; désormais, on sait à quoi s'en tenir: un même littoral se prolonge de l'une à l'autre; le tracé atlantique du continent nord-américain se trouve complété et cartographié pour la première fois. La découverte de Verrazano rejoint en importance la découverte que Cabral avait faite du Brésil en 1500.

Verrazano marque un autre point, et de plus grande envergure encore. Si la découverte d'un océan par Balboa en 1513 avait permis de conclure que l'Amérique du Sud (alors appelée

---

[45] Il semble bien que ce détroit ne fut pas encore découvert en 1524; encore en 1534, Cartier ne fait qu'en souhaiter l'existence: le détroit n'apparaît sur les cartes qu'après le retour de Cartier en 1536.

[46] Relation citée, dans *Les Français en Amérique*, 71.

[47] *Ibid.*, 74.

Amérique tout court) était distincte de l'Asie, on persistait chez la plupart des géographes à voir dans la terre de Cabot et des Corte Real un prolongement, une sorte d'appendice de l'Asie, justement parce qu'on ne savait pas s'il y avait relation entre la Nouvelle-Espagne (ou Mexique) et le Cap-Breton. Verrazano apporte une réponse à l'énigme.

Chaque fois qu'il était entré en contact avec la population indigène, il avait eu soin de l'observer, s'appliquant à déceler des points de ressemblance avec les populations d'Asie; presque toutes les comparaisons qu'il établit sont en rapport avec la civilisation orientale. Des habitants qu'il trouve à *L'Annonciation,* son premier point de débarquement (vers le cap Fear, en Caroline du Nord), il écrit: « Ils sont noirs de peau et assez semblables aux Éthiopiens. Leurs cheveux sont noirs aussi et épais »; par certaines qualités ils ressemblent « aux Orientaux et surtout aux habitants des régions les plus reculées de la Chine ».[48] Il y avait d'ailleurs de quoi se méprendre, puisque de toute façon le peuplement de l'Amérique s'est fait en des temps anciens par l'Asie ! En un autre endroit, Verrazano remarque que les femmes « sont coiffées à la façon des femmes de l'Égypte et de la Syrie », que les hommes et les femmes « portent des pendants d'oreilles à la manière des Orientaux ».[49] Chez Verrazano, ce ne sont toujours là que des comparaisons, celles de l'observateur qui s'amuse à colliger des coïncidences, alors que Colomb, par des comparaisons du même genre, cherchait à se convaincre qu'il était vraiment en Asie.

Verrazano, en effet, se croit partout ailleurs qu'en Asie: « C'était, écrit-il pour commencer la discussion, l'opinion universellement admise par les anciens que notre Océan occidental ne faisait qu'un avec l'Océan oriental des Indes, sans aucun continent interposé. Aristote, notamment, se range à cet avis, en s'appuyant sur diverses analogies, mais son opinion est rejetée par les modernes et apparaît fausse à l'expérience. Une terre ignorée des anciens a été découverte de nos jours. Un autre monde,

[48] *Ibid.*, 55s.
[49] *Ibid.*, 65.

distinct de celui qu'ils ont connu apparaît avec évidence. » Monde distinct de l'Europe: l'affirmation est facile, nous en convenons, mais là où est le grand mérite de Verrazano, c'est de pousser sa conclusion beaucoup plus loin: « Cette terre ou Nouveau-Monde dont nous avons parlé ci-dessus forme un tout. Elle n'est rattachée ni à l'Asie, ni à l'Afrique [. . .] Ce continent serait donc enfermé entre la mer orientale et la mer occidentale et les limiterait toutes deux. »[50] Par cet énoncé, Verrazano dépasse les connaissances de ses contemporains; en affirmant que le Nouveau Monde ne se rattache à aucun continent connu, il assure le progrès définitif de la géographie américaine. Qu'il ait pris le Pamlico Sound pour la mer d'Asie et que, prolongeant la méprise, des géographes aient longtemps dessiné un océan à l'ouest du littoral virginien, c'est là une erreur d'optique commune à plusieurs navigateurs illustres. Verrazano a démontré que la Floride et le Cap-Breton se rejoignaient par un même littoral et il a soutenu avec une audace toute scientifique que l'Amérique du Nord est distincte de l'Asie: cela suffit pour le classer parmi les grands cosmographes.

LA NOUVELLE-FRANCE PEUT-ELLE FAIRE OUBLIER L'ASIE ?

Les « bienheureux rivages du Cathay" qui devaient enrichir la France de leurs épices, n'étaient pas atteints pour autant. Le continent contre lequel on se butait, offrait-il au moins une compensation suffisante ? Le pays est généralement beau, d'un climat salubre. De ses expéditions terrestres Verrazano revient presque chaque fois enthousiaste: « Nous y trouvâmes le pays le plus agréable et le plus favorable qui soit pour toute espèce de culture: blé, vin, huile. »[51] La description suivante pourrait s'appliquer aux diverses étapes du voyage: « On y admire de belles campagnes et des plaines couvertes d'immenses forêts, dont certaines sont peu denses et d'autres très touffues. Les arbres sont de nuances si diverses et ces forêts sont si belles et si plaisantes à voir qu'il est malaisé de l'exprimer. Et que

[50] *Ibid.*, 74, 76.
[51] *Ibid.*, 66.

Votre Majesté n'aille pas croire qu'elles ressemblent à la Forêt Hercynienne ou aux âpres solitudes de la Scythie et des côtes septentrionales où abondent des arbres grossiers: elles sont formées et ornées de palmiers, de lauriers, de cyprès et aussi d'autres essences inconnues des Européens. » Ce pays offre encore « des lacs et des étangs d'eau vive, peuplés d'un grand nombre d'oiseaux, ce qui permettrait de s'y livrer commodément au plaisir de la chasse »; le gibier est abondant et varié. On pourrait y produire d'excellents vins. Ici et là, des havres magnifiques.[52]

Mais les épices, l'or ? car les financiers de Lyon et de Rouen veulent tout de même quelque chose qui soit de bon rapport ! Verrazano n'est pas en mesure, là-dessus, d'annoncer des nouvelles précises: des montagnes lui paraissent « riches en matières minérales »; dans le pays de la « race mauvaise » (vers Boston et Casco Bay), « quelques collines qui peuvent recéler des métaux, car nous vîmes des *patenostres* de cuivre aux oreilles de nombreux indigènes »; des pendants d'oreille en cuivre, il en avait aussi remarqué au *Refuge* (aujourd'hui Newport, dans le Rhode-Island) : « lamelles de cuivre ciselé, métal que ce peuple met à plus haut prix que l'or. Ce dernier métal, en effet, n'est pas apprécié; il est même tenu pour le plus méprisable à cause de sa couleur ».[53] Dès son arrivée à L'Annonciation, il note une observation superficielle: « Nous pensons que, se trouvant dans la région orientale, ce pays produit aussi des drogues, des liqueurs aromatiques et d'autres richesses: l'or, notamment, car la terre en a la couleur »,[54] mais ce n'est pas là sa principale préoccupation; même s'il souhaite, comme en passant, qu'on tire « aussi profit des terres découvertes »,[55] la cosmographie et l'ethnographie le retiennent bien davantage. De son voyage, a-t-on écrit, il aurait rapporté « un choix d'or, de drogues et d'autres liqueurs aromatiques, afin de conférer [à Lyon] avec beaucoup de marchands après qu'il aura été admis en présence

[52] *Ibid.*, 56s, 61, 66.
[53] *Ibid.*, 65, 69s.
[54] *Ibid.*, 57.
[55] *Ibid.*, 75.

de Sa Majesté ».[56] Mais la *Vittoria* de Sebastian del Cano était rentrée en Espagne en 1522 avec un chargement autrement plus précieux !

LA PREMIÈRE TOPONYMIE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE

Verrazano rapportait aussi une carte: il avait dressé un portulan de son voyage et dessiné le pays qu'il avait vu; il avait aussi « dans un petit livre déterminé géométriquement l'intervalle d'un méridien à l'autre en y ajoutant des observations sur la hauteur des marées dans chaque climat, en tout temps et à toute heure, ce qui pourra sans doute être utile aux navigateurs ».[57] Ce « petit livre » qui nous eût livré des résultats scientifiques de l'expédition, n'a pas été retrouvé, non plus que le portulan que Verrazano dut présenter au roi. Nous avons cependant deux cartes dessinées d'après des renseignements fournis par Verrazano lui-même: l'une de 1527 par Vesconte de Maiollo ou Maggiolo; [58] l'autre de 1529 par Girolamo da Verrazano, frère du navigateur.[59] Toutes deux sont en un italien assaisonné de latin, ce qui nous laisse penser que l'original était en latin, comme devait l'être aussi la *Relation* de Verrazano. Leurs divergences portent sur des appellations secondaires: certains noms n'occupent pas la même position sur les deux cartes; d'autres apparaissent dans une carte et sont absents de l'autre, mais en général ces deux cartes, qui présentent évidemment une toponymie beaucoup plus abondante que la *Relation,* concordent d'assez près. Pour la première fois, le littoral qui va de la Floride au Cap-Breton portait une toponymie européenne et cette toponymie était française, sinon de langue du moins d'origine, de même que

---

[56] Cité par Julien, *Les voyages de découverte,* 87, n. 1.

[57] Relation de Verrazano, dans *Les Français en Amérique,* 73.

[58] « Carte manuscrite, 24 x 71¼, composée de deux grandes feuilles de parchemin, richement coloriées, à Milan, dans la Bibliotheca Ambrosiana » (*Cartes géographiques du seizième siècle, se rapportant au Canada,* 47). On en donne une reproduction dans Trudel, *Atlas historique,* carte 9, section I. Voir aussi Ganong, *Crucial Maps,* dans MSRC (1931), II: 192; Hoffman, *Cabot to Cartier,* 122-125.

[59] « Grande carte du monde, manuscrite, 51 x 102¼ pouces » dont l'original est à Rome, « à la Bibliotheca Apostolica Vaticana » (*Cartes géographiques* citées, 51); reproduite dans Trudel, *Atlas historique,* carte 9, section 2; voir aussi les études de Ganong et d'Hoffman plus haut citées.

pour la première fois des fleurs de lis apparaissaient sur une carte du Nouveau Monde.[60]

Plusieurs noms ont été proposés pour cette partie américaine découverte en 1524. Verrazano écrit: « Toute la terre rencontrée fut appelée *Francesca,* en honneur de notre roi François. »[61] En plus de *Francesca,* on aura bientôt *Francisca* et *Franciscane*[62]: nous avons failli devenir des Franciscains... Pour sa part, le frère de Verrazano inscrit sur sa carte de 1529: « Verrazana sive nova gallia » et dessine en gros titre: « Nova Gallia sive Iucatanet ». *Verrazana,* qu'on pourrait rendre en français par *Verrazane* ou *Verrazanie* n'est pas plus étrange que *Colombie, Cabotie* ou même *Frontenacie*[63]: tout n'est qu'affaire d'accoutumance. Des appellations proposées par la France, *Francesca, Verrazana* et *Nova Gallia,* c'est cette dernière en sa version de *Nouvelle-France* qui semblait la plus naturelle.

Des personnages que veut honorer la cartographie verrazanienne, c'est François Ier qui obtient la part du seigneur: le pays devient la *Francesca* et la région de New-York s'appelle *Terre d'Angoulême;* la sœur du roi, Marguerite, voit son prénom passer à l'embouchure de la rivière Hudson; la reine-mère Louise voit le sien s'appliquer à l'île Martha's Vineyard. D'autres grands se retrouvent sur la carte du Nouveau Monde: le duc Charles d'Alençon a son promontoire (probablement le cap May); Charles de Bourbon-Vendôme a son fleuve (la rivière Delaware); François de Bourbon-Vendôme de Saint-Pol reçoit une colline, alors que Jean de Guise, cardinal de Lorraine, se laisse attribuer

[60] Sur la carte de Maggiolo en 1527, le drapeau fleurdelisé est fixé sur la région qui correspond à peu près au New-York actuel.

[61] Relation de Verrazano, note A de Verrazano, dans *Les Français en Amérique,* 59.

[62] On trouve *Francisca* dans le *Ptolémée* de 1530 (Trudel, *Atlas historique,* carte 13, section A), dans la carte de Munster en 1537 (Harrisse, *The Discovery of North America,* 607) et dans la carte de Gutierrez en 1562 (Ganong, *Crucial Maps,* dans MSRC (1935), II: 114). L'Atlas de Le Testu en 1555 donne *Francica* (Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot,* 241s). C'est à Alfonse que l'on doit l'usage de *Franciscane* (voir plus bas, note 85).

[63] Pour ce *Frontenacie* qui couvre la région entre le lac Michigan et le Mississipi, voir la carte de 1674 attribuée à Jolliet, dans Trudel, *Atlas historique,* carte 35.

la Côte-de-Lorraine (le littoral du Delaware et du New-Jersey). Ceux qui ont participé à l'entreprise ont part aux mêmes honneurs, comme Guillaume Gouffier, seigneur de Bonivet, le marquis Pallavicini de Corte Maggiore, le banquier Antonio Gondi. Verrazano salue son ami le poète Paul Jove en lui consacrant un promontoire à l'entrée de Newport (Rhode-Island) ; ou se rappelant que Dante mettait ses ennemis en enfer, il accole peu glorieusement à des bas-fonds dangereux, près du cap Cod, le nom du cardinal Armellino de Pérouse.[64] Enfin, Verrazano honore certaines villes, comme Honfleur et surtout Dieppe d'où il est parti et où il est rentré; des lieux de Toscane qui lui sont chers se retrouvent dans sa toponymie. Il utilise des souvenirs littéraires comme l'*Arcadie,* ou il applique à une région un nom qui la dépeint: *le Refuge, Forêt-de-Lauriers, Champ-de-Cèdres.*

LA NOUVELLE-FRANCE DEVIENT LA NOUVELLE-ESPAGNE

La *Dauphine* rentre en France au cours de l'été 1524.[65] Verrazano revient dans une mauvaise conjoncture: la Provence étant envahie par le connétable de Bourbon, François Ier descend le Rhône et ne le remontera pas de sitôt; il va se consacrer à la guerre non seulement pour défendre ses possessions contre l'envahisseur, mais en reprenant la route d'Italie.

Verrazano souhaitait bien reprendre le plus tôt possible ses recherches, conduire « heureusement à leur fin ces travaux cosmographiques ».[66] Peu après son retour, il soumet à l'armateur Ango et à l'amiral Philippe Chabot son désir de repartir: « Mon intention serait de parvenir dans ce voyage au Cathay, à l'extrémité orientale de l'Asie. Je peux bien rencontrer l'obstacle d'une terre nouvelle, comme celle que j'ai déjà trouvée, mais j'espère aussi découvrir quelque détroit par lequel je pourrai

[64] Pour l'interprétation des noms propres qui sont sur les cartes Maggiolo et Verrazano, voir les notes de l'éditeur Julien, dans *Les Français en Amérique,* 62ss.

[65] Probablement en juillet, puisque Verrazano date sa relation du 8 juillet, et la signe à bord de la *Dauphine.*

[66] Relation de Verrazano, dans *Les Français en Amérique,* 76.

pénétrer dans l'océan oriental. » [67] Or, le 26 février 1525, survient la catastrophe d'Italie: à Pavie, François Ier est non seulement vaincu mais capturé, et d'Italie on le conduit à Madrid où pendant un an il demeure prisonnier de son heureux rival, Charles-Quint. Cela suffisait pour ajourner *sine die* le départ de Verrazano.

Pendant le désœuvrement du Florentin, les espagnols vont faire de la Nouvelle-France une Nouvelle-Espagne. Verrazano venait à peine de rentrer à Dieppe qu'un navire espagnol prenait la direction de Terre-Neuve. Il avait pour capitaine Estevam Gomez, Portugais passé au service de l'Espagne, comme Magellan qu'il avait d'ailleurs accompagné quelque temps.[68] A la suite d'une séance d'étude tenue à Badajoz par des pilotes espagnols et portugais sur la possibilité d'un détroit au nord de la Floride, Charles-Quint chargea Gomez de faire des recherches de ce côté. Parti en août 1524, Gomez file en droiture sur Terre-Neuve et, à l'inverse de Verrazano, s'en servant de point de départ, il redescend le long du littoral pour sonder toutes baies et embouchures. Il côtoie ainsi le Cap-Breton, la Nouvelle-Écosse, il entre dans la baie de Fundy (où il est très déçu de ne pas trouver le passage vers la mer d'Asie) ; il longe ensuite la côte de Penobscot (dont il examine la rivière), la baie de Casco et celle de Boston; il double le cap Cod puis, mettant fin à son exploration, il rentre à Cuba et de là en Espagne où il arrive en juin 1525, amenant avec lui quelques indigènes qu'il avait capturés sur la côte du Maine.[69] Le Portugais Gomez avait donc, au nom de l'Espagne, revu cette partie du littoral nord-américain qui s'étend du Cap-Breton au cap Cod et que Verrazano avait examinée quelques mois auparavant. La carte va changer: tout le secteur exploré par Gomez prendra le nom de *Terre d'Estevam Gomez* et, à la place de la toponymie française de 1524, on verra s'y

[67] Cité dans Eugène Guénin, *Ango et ses pilotes*, 75.

[68] Winsor, *Narrative and Critical History of America*, II: 606s.

[69] Dans *Les précurseurs de Cartier*, 145-156, on a publié des documents relatifs à ce voyage dont les préparatifs remontent à 1523, ainsi que des notes biographiques par l'éditeur Biggar, XXIVss; voir aussi Winsor, *op. cit.*, II: 241; Ganong, *Crucial Maps in the Early Cartography*, IV, dans MSRC (1932), II: 125-179 (étude accompagnée d'abondantes cartes) ; Hoffman, *Cabot to Cartier*, 114-117.

maintenir jusqu'au dix-septième siècle une abondante toponymie espagnole.[70]

Un autre explorateur vient tout de suite ajouter aux revendications de l'Espagne: Lucas Vasquez de Ayllon. On se souvient qu'en 1521, sous son commandement, des Espagnols étaient revenus en Floride et avaient remonté le littoral atlantique jusque vers la Caroline du Sud; en 1523, Ayllon s'était fait autoriser à poursuivre ses recherches, mais d'autres soucis l'avaient retenu; c'est seulement en juin 1526, à la tête de trois navires et assisté de religieux dominicains, qu'il reprend son exploration: ce qu'il cherche d'abord, c'est le détroit qui conduirait en Asie. Revenu en Caroline du Sud, un peu au-delà du point qu'il avait atteint cinq ans plus tôt, il remonte vers le nord pour s'arrêter dans ce qui est aujourd'hui la baie de Chesapeake (en Virginie) et dont l'ouverture laissait espérer la découverte d'un détroit. C'est là qu'il commence une petite colonie, *San Miguel.* La maladie vient d'abord menacer la nouvelle entreprise: Ayllon succombe parmi ses colons en octobre, il est inhumé à San Miguel; et les dissensions forcent ensuite tout le monde à rentrer aux Antilles.[71] Le premier effort de colonisation espagnole au nord de la Floride avait échoué, le détroit d'Asie n'était point découvert, mais la toponymie espagnole progressait sur la carte nord-américaine: entre la Floride et la *Terre de Gomez* s'étendait désormais la *Terre d'Ayllon* et toute une liste de noms espagnols prenait la place de la toponymie verrazanienne.[72]

[70] La première carte à publier les résultats de Gomez est celle de Ribero en 1529 (reproduite dans Trudel, *Atlas historique,* carte 12; dans Biggar, *The Voyages of Jacques Cartier,* 1; et dans l'étude de Ganong, citée à la note précédente). Relevons en particulier les noms suivants (dont l'identification est due à Ganong): *Rio de las Gamas* (baie de Penobscot), *Baya de la Ensenada* (baie de Passamaquoddy), *Arcipielago de Estevan Gomez* (baie de Casco), *Rio de Buena Madre* (rivière Merrimac), *Baya de San Antonio* (baie de Boston), *Baya de San Cristobal* (baie de Massachusetts), *Cabo de Santiago* (cap Cod), *Cabo de San Juan* (sur Nantucket Island). Il se peut que le *Rio Fondo,* devenu *baie de Fundy,* soit de ce voyage de 1525.

[71] Winsor, *op. cit.,* II: 238-241; Harrisse, *The Discovery of North America,* 208-213.

[72] Voir la carte de Ribero, dans Trudel, *Atlas historique,* carte 12. On y lit, entre autres, les noms suivants: *Cabo de Santa Elena, Rio Jordan, Cabo de San Roma, Rio del Principe, Cabo Traffalgar, Rio del Espiritu Santo.*

UN NOUVEL ÉCHEC DE VERRAZANO

Pendant que la Nouvelle-France de 1524 devenait un continent espagnol divisé en *Terre de Gomez* au nord, en *Terre d'Ayllon* et en Floride au sud, Verrazano organisait une nouvelle expédition. En avril 1526, l'amiral Chabot et lui-même préparent un traité en vertu duquel « Jehan de Varesan » disposera de trois vaisseaux pour « faire le voiaige des espiceryes aux Indes »; on réunit un fonds de 20,000 livres pour les « vitailles, marchandises et avance, loyer de compaignons »; Verrazano et les deux pilotes qui l'accompagneront, toucheront la sixième partie du revenu des marchandises.[73] Le 11 mai suivant, « noble homme Jehan de Varasenne, capitaine des navires esquippez pour aller au voyage des Indes » désigne son frère Jérôme et un Ruscellay pour prendre soin de ses affaires.[74] Tout est prêt, mais 1526 se passe et l'on ne part point; l'exploration nord-américaine n'a pas lieu non plus en 1527.

Or, en cette même année 1527, envoyés par Henri VIII, deux navires quittent l'Angleterre le 10 juin pour Terre-Neuve: le *Mary of Guilford,* que dirigeait John Rut accompagné du chanoine Albert de Prato, et le *Sampson.* Les deux navires viennent d'abord explorer le littoral au nord de Terre-Neuve; on ignore quel fut exactement le travail de cette mission officielle. Un récit ancien prétend que l'un des deux navires serait entré dans un golfe dangereux entre Terre-Neuve et la *Meta incognita*: ce serait là en 1527 la première mention précise d'une visite du golfe Saint-Laurent et l'on pourrait peut-être alors expliquer pourquoi en 1534 Cartier fait mention d'un *cap de Pratto* en Gaspésie. En tout cas, l'entrée du golfe par le détroit de Belle-Isle (ou baie des Châteaux) était parfaitement connue avant le voyage de 1534. Le *Mary of Guilford* s'arrête en août au port de Saint-Jean, d'où Rut et le chanoine de Prato écrivent en Angleterre. Puis, les deux navires (sans qu'on puisse les distinguer nommément l'un de l'autre) vont poursuivre leurs recherches vers le sud: l'un visite le Cap-Breton et la côte d'*Arambec*

[73] Projet de traité, cité dans Guénin, *Ango et ses pilotes,* 75-77.
[74] Procuration du 11 mai 1526, citée *ibid.,* 78. Verrazano signe *Janus Verrazanus.*

(la Norembègue de Verrazano, qui correspond à la Nouvelle-Angleterre) et il rentre en Angleterre en octobre de la même année; quant à l'autre, il descend le long du littoral de Gomez et d'Ayllon et on le retrouve aux Antilles en novembre.[75] Pas plus heureuse que les précédentes, cette expédition n'a pas trouvé le chemin de l'Asie, mais, après la France et l'Espagne, l'Angleterre pouvait affirmer ses droits sur le littoral atlantique. C'est elle, la dernière venue, qui fera d'ailleurs de ce long littoral un pays définitivement anglais.

Enfin, l'expédition de Verrazano se met en branle au printemps de 1528. Cherchait-il toujours un passage à travers la barrière continentale qu'il avait sondée quatre ans plus tôt et contre laquelle, après lui, s'étaient butés Gomez, Ayllon et l'expédition anglaise de 1527 ? Voulait-il trouver, comme le suppose Lanctôt,[76] ce détroit hypothétique que Maggiolo situait dans l'isthme de Panama ? Ou bien va-t-il vraiment explorer du côté du Brésil, comme le croit l'ambassadeur du Portugal qui écrit de Paris à son roi, le 24 décembre 1527: « Maitre Verezano part de ce pays avec cinq navires, l'amiral l'ayant invité à se rendre à une grande rivière sur la côte du Brésil, laquelle a été découverte, dit-on, par un Espagnol. Il partira en février ou mars. » [77]

Verrazano partit, mais, comme pour les célèbres Corte Real, on ne sait plus rien de certain sur lui. Des auteurs ont pensé que, sous le nom de Jean Florin (pour Jean le Florentin), il serait tombé entre les mains des Espagnols et que ceux-ci l'au-

---

[75] Sur ce voyage anglais de 1527, voir *Les précurseurs de Cartier*, XXX: 165-177; Winsor, *op. cit.*, III: 170, 185s; Ganong, *Crucial Maps in the Early Cartography*, V, dans MSRC (1933), II: 152s. Dans une étude récente, Hoffman démontre qu'on n'a pas encore vraiment identifié le navire anglais qui s'est rendu aux Antilles, même si des historiens voient en ce navire le *Mary of Guilford*, de sorte qu'il est toujours risqué d'affirmer que John Rut a fait le voyage de Terre-Neuve aux Antilles; ce voyage a pu être fait par l'autre navire (*Cabot to Cartier*, 117-121). De cette expédition anglaise de 1527 il ne reste rien dans la cartographie, sauf peut-être ce *cap de Pratto* dont parle Cartier en 1534.

[76] Lanctôt, *Jacques Cartier devant l'histoire*, 18.

[77] Jean de Silveira au roi du Portugal, 24 déc. 1527, dans Guénin, *Ango et ses pilotes*, 80.

raient pendu haut et court comme pirate; à ceci on a répondu que ce Jean Florin est un Jean Fleury, célèbre corsaire de Honfleur, qui n'a rien de commun avec Jean de Verrazano.[78] D'autres ont écrit que, déçu par la France, il serait retourné mourir en Italie.[79] On croit plus généralement aujourd'hui au récit tragique transmis par le frère du navigateur au poète Jove: Verrazano aurait été pris par des indigènes des Indes occidentales; sous les yeux mêmes de ses compagnons restés à bord du navire, ils l'auraient dépecé et dévoré.[80] Quoi qu'il en soit, le rideau tombe en 1528 sur la carrière du premier grand navigateur que la France ait envoyé en Amérique du Nord.

CARTIER A-T-IL ACCOMPAGNÉ VERRAZANO ?

De toutes les hypothèses qui ont été émises sur l'expérience acquise par Cartier avant 1534, la plus intéressante est celle de l'historien Lanctôt: selon lui, Cartier aurait accompagné Verrazano dans les navigations de 1524 et de 1528.[81] Quels sont ses arguments ? Alors que Cartier a l'habitude d'apparaître régulièrement dans les registres de Saint-Malo comme parrain ou comme témoin, il en est tout à fait absent dans le temps même que Verrazano est en expédition; on fixe à Cartier le même objectif qu'à Verrazano; le point d'arrivée du Malouin à Terre-Neuve correspond au point ultime de l'exploration de 1524; le jésuite Biard affirme dans une relation de 1614 que Cartier est venu au Canada en 1524 avant d'y revenir en 1534; une carte scandinave de 1605, dressée d'après une carte plus ancienne,

---

[78] En 1875, Murphy dans *The Voyage of Verrazano* optait pour la thèse de la pendaison; voir là-dessus Winsor, *op. cit.*, IV: 19-22, et Guénin, *op. cit.*, 80.

[79] J. G. Kohl, « A History of the Discovery of Maine », dans *Documentary History of the State of Maine*, I: 270.

[80] *Les Français en Amérique*, 76, n. 2.

[81] Pour l'exposé de cette thèse, voir de Lanctôt les travaux suivants: *Jacques Cartier devant l'histoire*, 16-20, 99-135; *Histoire du Canada, des origines au régime royal*, 72-75; « Cartier au Canada en 1524, » dans RHAF, VII (déc. 1953): 413-425; « Cartier en Nouvelle-France en 1524, » dans RHAF, VIII (sept. 1954): 213-219. Ces deux articles sont en réponse au jésuite Campeau, à propos de Biard: *ibid.*, VI (mars 1953): 517-535; VII (mars 1954): 558-570.

attribue à Cartier un voyage fait avant 1525 le long du littoral atlantique.

Plusieurs objections, qu'a négligées Lanctôt, viennent ébranler cette hypothèse. Si Cartier occupait à bord de la *Dauphine* le poste important que Lanctôt lui attribue, pourquoi son nom n'apparaît-il pas une seule fois dans cette abondante toponymie verrazanienne qui rappelle tant de personnes de l'entourage du Florentin ? Si Cartier est absent de Saint-Malo pendant les voyages de Verrazano, ne peut-il pas facilement se trouver ailleurs que sur la *Dauphine* : les absences de Cartier surviennent à la même époque que celles de Verrazano, mais l'on sait que tous les navigateurs partaient au printemps pour revenir à l'automne. L'expédition part de Normandie et l'on voit mal un Breton s'associer alors aux armateurs de Dieppe. Si Cartier vise le même objectif que Verrazano, ce peut être dû simplement à une politique de continuité chez le roi. Si le point d'arrivée de 1534 coïncide avec le point ultime de 1524, c'est que sans doute, comme l'Anglais Gosnold en 1602, Cartier se sera muni d'une carte de Verrazano. Et pourquoi dans les relations des voyages de Cartier ne trouve-t-on jamais une seule allusion à Verrazano ni à ses explorations ? Pourquoi ce silence complet au sujet du littoral atlantique visité en 1524 ? Cartier compare la chaleur de la Gaspésie à celle de l'Espagne, il compare les indigènes et les produits du Canada à ceux du Brésil : pourquoi n'a-t-on jamais la moindre petite comparaison avec les indigènes et les produits qu'il aurait vus dans le prétendu voyage de 1524 ? Les occasions pourtant n'ont pas manqué ; en particulier, lorsque Cartier se fait expliquer le cours de la rivière Richelieu, il conclut qu'elle vient de la Floride : pourquoi ne parle-t-il pas plutôt de la *Francesca* ou de cette Arcadie que Verrazano situait dans l'actuelle Virginie ? En une occasion comme celle-là on s'attend que Cartier précise qu'il connaît ce pays d'où vient la rivière ! Si Cartier est venu en 1534 poursuivre l'exploration qu'il aurait commencée en 1524 avec Verrazano, son silence absolu sur le voyage de la *Dauphine* demeure inexplicable.

Bien qu'elle n'ajoute guère à la compréhension du problème Cartier, l'hypothèse de Lanctôt est intéressante, mais encore

faut-il qu'elle ne soit soumise au lecteur qu'à titre d'hypothèse et que Lanctôt n'affirme pas tout nettement, comme d'une chose démontrée, que Cartier est avec Verrazano en 1524 et en 1528.[82]

CE QUI RESTE DE LA TOPONYMIE DE 1524

Le long du littoral nord-américain, entre le Cap-Breton et la Floride, sur une étendue jusque-là vierge de toute toponymie, Verrazano avait en 1524 étalé une carte française: qu'en advient-il ? Peut-être Cartier s'en est-il muni pour son voyage de 1534, nous n'en savons rien et il est probable que Cartier n'en avait pas besoin; lorsque Jean Ribaut entreprend son voyage de la Floride en 1562, il s'est documenté dans Verrazano; quarante ans plus tard, l'Anglais Gosnold emporte une carte de Verrazano et retrouve le célèbre *Refuge*. C'est là en 1602 la dernière utilisation de Verrazano par un navigateur. Quand il raconte en 1613 les explorations qu'il a faites le long du littoral atlantique, de 1604 à 1607, Champlain ne fait pas la moindre allusion à Verrazano.[83] Les travaux du Florentin n'ont plus déjà aucune utilité immédiate.

Et dans la cartographie ? Les toponymes *Angoulesme* et *Refuge* se trouvent, pour la dernière fois, sur une carte de 1561.[84] Le toponyme *Francesca* ne sera repris qu'une dizaine de

---

[82] Sur ce sujet, Lanctôt recourt de nouveau à la méthode qu'il a utilisée dans l'étude des voyages des Corte Real: sans qu'il existe un seul document à l'appui, il précise qu'en 1524 Verrazano s'arrête en un havre au sud de Bonavista et lui donne le nom de *Sainte-Catherine* en l'honneur de Catherine des Granches dont l'époux, Cartier, est avec lui; sans se soucier davantage de l'absence absolue de toute preuve documentaire, Lanctôt va plus loin: lorsque Verrazano est dévoré par les cannibales, c'est Cartier qui prend le commandement du navire, le charge de bois de teinture et ramène l'expédition en France. Nous ne comprenons pas que Lanctôt, archiviste de carrière et historien d'expérience, préfère ici recourir à son imagination plutôt que de se conformer aux exigences de la méthode historique.

[83] Ce n'est que dans ses *Voyages* de 1632 que Champlain consacrera deux brefs paragraphes à Verrazano (*Oeuvres*, éd. Biggar, III: 261; VI: 192); au cours de ses explorations, Champlain ne semble avoir nullement utilisé les données de Verrazano.

[84] On les trouve sur une carte de Gastaldi vers 1550, puis sur une carte de Ruscelli en 1561 (cartes dans Kohl, *A History of the Discovery of Maine*, 226 et 233).

fois par les cartographes: il n'est plus en usage après 1562.[85] La mer d'Asie que le navigateur avait cru apercevoir au-delà d'un isthme et à laquelle il avait donné son nom, disparaît des cartes après 1583, en même temps que le nom de Verrazano.[86] La géographie américaine a très vite oublié François 1er et son navigateur florentin; la cartographie de Verrazano meurt avec son siècle.

A l'exception toutefois de trois noms: *Norembègue, Nouvelle-France* et *Arcadie.*

Norembègue apparaît pour la première fois dans la cartographie après le voyage de Verrazano: son frère Jérôme écrit *Oranbega* pour désigner probablement la région du Rhode-Island; plus tard *Norombega, Norumbega* puis *Norembègue* s'appliquera à la région de Penobscot, dans le Maine, entouré de merveilles

[85] Voici après Verrazano les mentions de *Francesca*:
1527 dans la carte Maggiolo
1528 sur le Globe doré de Paris (Trudel, *Atlas*, carte 11)
1530 dans le *Ptolémée* (*ibid.*, carte 13, section A)
1535 sur le Globe de bois de Paris (Harrisse, *The Discovery of North America*, 613)
1537 sur la carte de Munster, écrit *Francisca* (*ibid.*, 607)
1544 sur la carte d'Alfonse: *Terre de la franciscane* et *Cap de la franciscane* (reproduite dans Ganong, *Crucial Maps*, MSRC, (1931), II: 200); dans le texte de sa *Cosmographie*, Alfonse emploie cinq fois le mot *Franciscane* (extraits dans Biggar, *The Voyages of Cartier*, 278, 279, 297, 300, 303)
1555 dans l'atlas de Le Testu, écrit *Francica* (cité par Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot*, 241s)
1562 sur la carte de Diego Gutierrez, écrit *Tierra Francisca* (carte reproduite dans Gagnong, *op. cit.*, MSRC (1935), II: 114).

[86] Les cartes Maggiolo et Verrazano mises à part, voici celles qui portent la mention d'une *mer de Verrazano* ou seulement la mer sans le nom du Florentin:
1530 le globe de Robertus de Bailly (Ganong, *op. cit.*, MSRC (1931), II: 195)
1536 la mappemonde de Harley (Biggar, *The Voyages of Cartier*, 128)
1540 la carte de Homem: la mer apparaît sans nom (Trudel, *Atlas*, carte 13, section D)
1542 le globe Ulpius (Ganong, *op. cit.*, II: 198)
1544 la carte de Ruscelli: la mer apparaît sans nom (Trudel, *Atlas*, carte 13, section B)
1582 la carte de Lok (Trudel, *Atlas*, carte 24)
1583 (ou vers 1583) la carte dite Humphrey Gilbert: elle porte la mention *mare de Verazana*, 1524; c'est la dernière mention du nom de Verrazano dans la cartographie (carte reproduite dans Gagnong, *Crucial Maps*, MSRC (1937), II: 118).

légendaires dont l'origine proviendrait « de la description enthousiaste du Refuge par Verrazano »;[87] on parlera encore de la Norembègue au dix-septième siècle: Champlain et Lescarbot essaieront de la localiser; on persistera à la montrer sur une carte jusqu'en 1677, mais on se perd en conjectures sur l'origine du nom.[88]

Quant à *Nouvelle-France,* qui apparaît en 1529 sous sa forme latine *Nova Gallia,*[89] il était tout naturel de donner ce nom à une terre découverte par la France: lorsque, par exemple, le globe d'Ulpius porte en 1542 la mention *Nova Francia,*[90] il ne s'ensuit pas nécessairement que ce soit sous l'influence de Verrazano: l'habitude en a pu se répandre par les voyages de Cartier; il n'en reste pas moins que Verrazano a été le premier à donner le nom de *Nouvelle-France* à une terre française d'Amérique et c'est sous son influence immédiate que la colonie de Ribaut en 1562 s'appellera aussi *Nouvelle-France.*[91] Appliqué à diverses régions de l'Amérique, ce nom connaîtra une longue fortune de plus de deux siècles et, finalement, disparaîtra pour de bon sous l'effet de la conquête anglaise de 1760.

Arcadie, ce toponyme idyllique, est toujours en usage sous sa forme *Acadie.* Humaniste de la Renaissance, Verrazano l'avait tiré de ses souvenirs littéraires pour qualifier une région, la Virginie, remarquable par la beauté de ses arbres. Dès le seizième siècle, le jeu involontaire des cartographes transporte *Arcadie* plus au nord-est: en 1566, nous le retrouvons entre la Norembègue et Terre-Neuve, couvrant le territoire actuel de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick.[92] Le toponyme *Arcadie* est toujours d'un emploi exclusif en 1575, dans un ouvrage

---

[87] *Les Français en Amérique,* 71, note a.

[88] Voir cette carte de 1677 dans Trudel, *Collection de cartes,* 39. Sur l'origine du nom, voir Ganong, *The Origin of the Place-Names Acadia and Norumbega,* dans MSRC (1917), II: 105-111.

[89] Carte reproduite dans Trudel, *Atlas,* carte 9, section 2.

[90] Ganong, *Crucial Maps,* dans MSRC (1931), II: 198.

[91] Rapport de Ribaut à Coligny, dans *Les Français en Floride* (deuxième série des *Classiques de la colonisation*), 6.

[92] Carte de Zalterii en 1566, dans Trudel, *Atlas historique,* carte 22.

imprimé.[93] C'est à la fin du seizième siècle, sous l'influence de noms indigènes dont la ressemblance est pure coïncidence,[94] que l'on hésite pendant quelques années entre *Arcadie* et *Acadie.* Les lettres-patentes de Chauvin en 1599 donnent *coste de l'Acadie;* [95] se conformant aux données de Verrazano mais adoptant le toponyme modifié, Levasseur inscrit sur sa carte de 1601 *Coste de Cadie,* qu'il place à l'ouest de la Norembègue; [96] la commission du sieur de Monts, en novembre 1603, contient *la Cadie,*[97] cependant que, dans son *Des sauvages* publié à l'automne de la même année, Champlain écrit *Arcadie* par neuf fois, sans employer une seule fois *Acadie* dont il ne fera usage qu'à partir de 1611.[98] Compte tenu des cartes qui donnent d'abord *Arcadie* et qui déplacent peu à peu ce toponyme jusqu'à l'historique Acadie, compte tenu aussi de l'hésitation temporaire des écrivains et surtout de l'emploi exclusif en 1603 par Champlain du mot *Arcadie,* nous pouvons affirmer que c'est l'*Arcadie* de Verrazano qui a produit l'*Acadie.* C'est là, du célèbre voyage de 1524, le seul souvenir vivant qui nous reste.[99]

MARCEL TRUDEL

Université Laval,
Québec

[93] *Cosmographie universelle* de Thevet: voir Ganong, *Crucial Maps,* VIII, dans MSRC (1936), II: 128.

[94] A cette époque, on a déjà les mots *Shubenacadie, Tracadie* et *Passamaquoddy,* mais il s'agit manifestement d'une coïncidence; ils expliqueraient plutôt la facilité avec laquelle Acadie s'est étendue à une grande région.

[95] Lettres-patentes citées dans Ch. Bréard, *Le vieux Honfleur et ses marins,* 58.

[96] Carte reproduite dans Ganong, *Crucial Maps,* IX, MSRC (1937), II: 128.

[97] Lettres-patentes, AN, *Colonies F*[3], 3: 98r.-99v.

[98] Champlain en 1603 n'écrit qu'*Arcadie,* et par neuf fois (*Oeuvres,* éd. Biggar, I: 90, 170, 178, 181, 182, 183, 188). Sur sa carte de 1611, il écrit *Acadye* (Trudel, *Atlas,* carte 30). Dans ses éditions de 1613 et suivantes, il écrit *Accadie* ou *Acadie.*

[99] La cartographie verrazanienne est rapidement supplantée par la cartographie espagnole: dès 1525, Gomez recartographie le littoral atlantique à l'espagnole; Ribero en 1529 s'en tient à la toponymie de Gomez; encore toponymie espagnole chez Homem en 1558 et chez Mercator en 1569. Le plus étrange, c'est que même des géographes français s'en tiennent à la toponymie espagnole: voir, par exemple, une carte française de 1543 et celle de Vallard qui paraît peu après (Trudel, *Atlas,* cartes 19 et 20). Deux parties du littoral atlantique retrouveront un temps une cartographie française: la Caroline, lors des établissements de Ribaut et de Laudonnière de 1562 à 1565; et la Nouvelle-Angleterre cartographiée à la française par Champlain en 1605 et en 1606.